

GABRIEL NOCCHI MACEDO-BRUNO ROCHETTE

CONFUSION DE CODES GRAPHIQUES
DANS LES PAPYRUS LATINS

Abstract

This study aims to show how the Greek and the Latin scripts have been in contact in Egypt during the Roman period. We study the confusions of graphic codes, especially the alphabet-switching, in Latin papyri, comparing them with the same phenomenon which appears in the inscriptions throughout the Roman world. We try to understand whether this feature is motivated by phonetic confusions or is to be interpreted as an intentional graphic «mistake».

Keywords

Bilingualism, alphabet-switching, Latin papyri

Introduction

L'occupation romaine de l'Égypte n'a pas eu de conséquences notables en matière d'utilisation des langues¹. La majeure partie de la population n'a jamais utilisé le latin comme langue d'usage, mais est restée fidèle aux parlers indigènes ancestraux et au grec, qui s'était implanté de façon très profonde non seulement dans les cercles des occupants, mais, plus largement, comme langue de l'administration et de la culture. Seule l'armée romaine installée en Égypte se servait au quotidien du latin comme langue de communication et comme langue de son administration, même s'il n'était pas rare de recourir aussi au grec². Le grec reste la langue utilisée par certains soldats, comme le montre le testament d'Antonius Silvanus, rédigé en latin en 142³. Le testateur ajoute qua-

¹ Sur la question des langues, en particulier du latin, en Égypte, il existe plusieurs travaux de synthèse. On verra, outre l'ouvrage classique de J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language*, Commentationes Humanarum Litterarum, 64, Helsinki 1979, pp. 120-129, la synthèse de T.E. EVANS, *Latin in Egypt*, in Ch. RIGGS (ed.), *The Oxford Handbook of Roman Egypt*, Oxford 2012, pp. 517-525, qui donne la bibliographie antérieure.

² J.N. ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge 2003, pp. 599-623.

³ D. LIEBS, *Das Testament des Antonius Silvanus, römischer Kavallerist in Alexandria bei Ägypten, aus dem Jahr 142 n. Chr.*, in Kl. MÄRKER (Hrsg.), *Festschrift für Weddig Fricke zum 70. Geburtstag*, Freiburg 2000, pp. 113-128.

tre lignes en grec pour approuver le texte, et c'est en grec aussi que signe l'un des soldats témoins. Si l'armée romaine en Égypte constitue une sorte d'îlot linguistique dans un environnement hellénophone, ce milieu n'est toutefois pas hermétique. Le grec, très puissant, y pénètre. Il reste aussi très présent dans l'administration civile, héritée des Lagides. Même les documents rédigés en latin sont souvent suivis d'une traduction en grec. Cette situation n'est pas propre à l'Égypte. Elle prévaut dans toutes les provinces hellénophones de l'Empire. C'est en effet en grec que sont affichés dans la *Pars Orientis* les édits, afin d'être lus par le plus grand nombre⁴.

C'est seulement à partir de Dioclétien et de Constantin qu'apparaîtra en Égypte un intérêt accru pour la langue et la culture latines. Le latin est utilisé dans les tribunaux. Il est enseigné dans certaines écoles grecques, comme le montrent les glossaires⁵ et les *Hermeneumata Pseudo-dositheana*⁶. À la fin du IV^e s., l'importance du latin est attestée par un auteur comme Claudien d'Alexandrie⁷, qui fait le choix (idéologique) de la langue de Rome pour ses poésies⁸. Cet intérêt fut toutefois éphémère. La chute de l'Empire romain d'Occident et la conquête arabe ne permirent pas au latin de se maintenir en Orient de façon durable⁹. Le grec y reprit ses droits sans grande difficulté¹⁰.

⁴ BR. ROCHETTE, *Le bilinguisme et la politique linguistique des empereurs romains sous le Principat*, in J.B. TORRES GUERRA (ed.), *Vtroque sermone nostro. Bilingüismo social y literario en el imperio de Roma. Social and Literary Bilingualism in the Roman Empire*, Pamplona 2011, pp. 13-27 ; ID., *Language Policies in the Roman Republic and Empire*, in J. CLACKSON (ed.), *A Companion to the Latin Language*, Oxford 2011, pp. 549-563 ; U. LAFFI, *In Greco per I Greci. Ricerche sul lessico Greco del processo civile e criminale romano nelle attestazioni di fonti documentarie romane*, Pavia 2013, pp. 1-5 (avec la bibliographie n. 1).

⁵ J. KRAMER, *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta*, PTA, 30, Bonn 1983 et *Glossaria bilingua altera*, München 2001.

⁶ BR. ROCHETTE, *L'enseignement du latin dans la partie hellénophone de l'Empire romain : objectifs et méthodes*, in A. SÁNCHEZ-OSTIZ-J.B. TORRES GUERRA-R. MARTÍNEZ (eds.), *De Grecia a Roma y de Roma a Grecia. Un camino de ida y vuelta*, Pamplona 2007, pp. 47-63 et *L'enseignement du latin comme L² dans la Pars Orientis de l'Empire romain : les Hermeneumata Pseudo-dositheana*, in F. BELLANDI-R. FERRI (eds.), *Aspetti della scuola nel mondo romano. Atti del Convegno (Pisa, 5 – 6 dicembre 2006)*, Amsterdam 2008, pp. 81-109.

⁷ Comme le montre B. MULLIGAN (*The Poet from Egypt?: Reconsidering Claudian's Eastern Origin*, «Philologus» 151, 2007, pp. 285-310), il n'y a pas lieu de mettre en doute l'origine orientale de Claudien, ni le fait que le latin n'était pas sa langue maternelle.

⁸ J.-L. CHARLET, *La romanité de Claudien, poète venu d'Alexandrie*, in P. SCHUBERT-P. DUCREY-P. DERRON (éds.), *Les Grecs héritiers des Romains, Entretiens sur l'Antiquité classique*, 59, Vandœuvres-Genève 2013, pp. 321-350.

⁹ Sur la position des Grecs vis-à-vis du latin et de la littérature latine, on verra Th. HIDNER, *Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur*, «Paideia» 61 (2006), pp. 237-254.

¹⁰ G. DAGRON, *Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'État*,

En Égypte, qui est un pays trilingue, le latin n'était donc que rarement utilisé dans un contexte unilingue. Le grec est généralement présent dans les différentes sphères où la langue de Rome est employée : l'armée, composée d'hommes provenant de toutes les parties de l'Empire, le domaine civil, où les charges sont exercées par des Romains de rang équestre maîtrisant les deux langues, dans certains milieux juridiques, où le latin n'est de mise que pour les documents concernant directement des citoyens romains, et à l'école, où il est enseigné comme langue étrangère. Il n'est de ce fait pas étonnant de trouver une influence du grec sur le latin d'Égypte¹¹. Elle se manifeste à plusieurs niveaux : la morphologie, le lexique et même la syntaxe¹². Le latin d'Égypte intéresse particulièrement les linguistes, car il est représentatif d'une sorte de *koiné* populaire qui reflète des phénomènes caractéristiques du latin parlé. Le bilinguisme fait partie des faits de langue propres à ce type de latin.

Le contact des deux langues tel qu'il se concrétise en Égypte intéresse aussi les paléographes, qui ont décelé des influences d'une écriture sur l'autre (surtout du latin sur le grec)¹³, à tel point que l'on peut parler, à partir du IV^e s. apr. J.-C., d'une *koiné* graphique dans laquelle on enregistre une forte présence de lettres grecques semblables aux minuscules latines (*d* pour delta, *h* pour êta). On peut citer comme exemples les lettres des POxy XVIII 2193-2194. L'influence de la cursive latine est perceptible dans différents types de textes et à différents endroits: Wâdi Fawâkhir, Mons Claudianus, Myos Hormos et même, hors d'Égypte,

«RH» 249 (1969), pp. 23-56 [repris dans *La romanité chrétienne en Orient. Héritages et mutations*, London 1984, I].

¹¹ E. DICKEY, *Latin Influence on the Greek of Documentary Papyri : An Analysis of Its Chronological Distribution*, «ZPE» 145 (2003), pp. 249-257 ; *Latin Loanwords in Greek : a Preliminary Analysis*, in M. LEIWO-H. HALLA-AHO-M. VIERROS (eds.), *Variation and Change in Greek and Latin*, Papers and Monographs of the Finnish Institute at Athens, 17, Helsinki 2012, pp. 57-70.

¹² H. HALLA-AHO, *Bilingualism in Action : Observations on Document Type, Language Choice and Greek Interference in Latin Documents and Letters on Papyri*, in M.-H. MARGANNE-BR. ROCHETTE (éds.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain*, Papyrologica Leodiensia, 2, Liège 2013, pp. 169-181.

¹³ M. NORSA, *Analogie e coincidenze tra scritture greche e latine nei papiri*, in *Miscellanea G. Mercati*, VI (*Paleografia-Bibliografia-Varia*), Città del Vaticano 1946, pp. 105-121 [repris dans *Omaggio a Medea Norsa*, Napoli 1993, pp. 137-156] ; R. MARICHAL, *L'écriture latine et l'écriture grecque du I^{er} au VI^e siècle*, «AC» 19 (1950), pp. 113-144 et VI planches ; G. CAVALLO, *La κοινή scrittorica greco-romana nella prassi documentale di età bizantina*, «JÖB» 19 (1970), pp. 1-31 [repris dans *Il calamo e il papiro. La scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio*, Papyrologica Florentina, 36, Firenze 2005, pp. 43-71]. On observera qu'une influence d'une écriture sur l'autre (en l'occurrence du grec sur le latin) est perceptible dans le PHerc. 817, contenant le poème épique *Carmen de Bello Actiaco*, comme l'a récemment montré A. NODAR, *Greeks writing Latin, Romans writing Greek?*, in Fr. MESTRE-P. GOMEZ (eds.), *Three Centuries of Greek Culture under the Roman Empire. Homo Romanus Graeca Oratione*, Barcelona 2014, pp. 125-133.

Doura-Europos¹⁴. Les travaux du regretté Paolo Radiciotti ont mis en évidence les liens étroits qui unissent les deux écritures à travers l'étude des manuscrits digraphes de la fin de l'Antiquité, comme les papyrus de Virgile¹⁵ et de Cicéron¹⁶, mais aussi des vestiges grammaticaux. Le savant trop tôt disparu a très finement caractérisé le digraphisme gréco-latin comme un phénomène culturel de grande ampleur qui s'est développé chez les élites grecques de la *Pars Orientis*, dont le but était non seulement d'étudier la langue latine, mais aussi d'assimiler une vision idéologique propre à Rome qui apparaît très clairement dans l'œuvre de Virgile, l'auteur le mieux représenté parmi les papyrus d'Égypte¹⁷.

L'influence d'une écriture sur l'autre est révélatrice d'un contexte où les deux langues entrent en contact. Un autre phénomène, plus diffus sans doute, peut aussi nous éclairer sur les situations de bilinguisme : il s'agit des confusions qui touchent le code graphique¹⁸. Il n'est pas rare de trouver, dans les papyrus et les inscriptions, du grec translittéré en caractères latins ou du latin translittéré en caractères grecs. Le bilinguisme n'entraîne pas nécessairement la maîtrise des deux alphabets¹⁹. La preuve est fournie par le PAnt inv. 1 fr. 1 verso²⁰, un alphabet latin écrit sur deux lignes, dans une écriture de type onciale, où chaque lettre est surmontée de son nom en grec. Les papyrus d'Égypte offrent en outre des exemples de glossaires gréco-latins où les mots latins (colonne de gauche) sont écrits, comme les mots grecs (colonne de droite), en caractères grecs cursifs. Tel est le PLond II 481 (IV^e s.)²¹. On peut aussi citer le manuel de conversation latin-grec-

¹⁴ ADAMS, *Bilingualism* cit., p. 74. Dans le contrat de mariage PMich VII 434 + PRyl IV 612 = ChLA IV 249 (TM 27148) (cf. M. LEIWO/H. HALLA-AHO, *A Marriage Contract: Aspects of Latin-Greek Language Contact*, «Mnemosyne» 55, 2002, pp. 560-580), un des témoins signe en grec en utilisant pour certaines lettres (le s p. ex.) la cursive latine.

¹⁵ M.C. SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianae: l'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C.)*, Papyrologica Leodiensia, 1, Liège 2013 et M. FRESSURA, *Per un corpus dei papiri bilingui dell'Eneide di Virgilio*, in P. SCHUBERT (éd.), *Actes du 26^e Congrès international de papyrologie (Genève, 16-21 août 2010)*, Genève 2012, pp. 259-264.

¹⁶ D. INTERNULLO, *Cicerone latino-greco. Corpus dei papiri bilingui delle Catilinarie di Cicerone*, «Papyrologica Lupiensia» 20-21 (2011-2012), pp. 27-150 ; A. SÁNCHEZ-OSTIZ, *Cicero Graecus: Notes on Ciceronian Papyri from Egypt*, «ZPE» 187 (2013), pp. 144-153.

¹⁷ P. RADICIOTTI, *Manoscritti digrafici grecolatini e latinogreci nella tarda Antichità*, «Papyrologica Lupiensia» 7 (1998), pp. 155-185 ; *Il problema del digrafismo nei rapporti fra scrittura latina e greca nel Medioevo*, «Νέα Ρώμη» 3 (2006) [ἸΑμπελοκήπιον. *Studi di amici e colleghi in onore di Vera von Falkenhäusen*], pp. 5-55 ; *Digrafismo nei papiri latini*, in MARGANNE-ROCHETTE (éds.), *Bilinguisme* cit., pp. 57-69.

¹⁸ Pour un aperçu général, M. DONDERER, *Merkwürdigkeiten im Umgang mit griechischer und lateinischer Schrift in der Antike*, «Gymnasium» 102 (1995), pp. 97-122.

¹⁹ ADAMS, *Bilingualism* cit., p. 41.

²⁰ MP³ 3012 ; ChLA IV 259 ; KRAMER, *Glossaria bilingua altera* cit., n° 1.

²¹ MP³ 3005 ; KRAMER, *Glossaria bilingua* cit., n° 13 ; ADAMS, *Bilingualism* cit., pp. 42-43.

copte (V^e-VI^e s.)²², conçu pour des hellénophones familiarisés avec le copte qui avaient l'intention d'apprendre le latin, le *sermo Latinus cottidianus*, c'est-à-dire la langue parlée, dont l'apprentissage précédait généralement l'étude de la langue écrite : les mots latins sont translittérés en lettres grecques dans la première colonne, puis vient l'équivalent grec et, enfin, apparaît le mot correspondant en copte, chacun dans son alphabet respectif. Le grec est écrit correctement, tandis que le latin présente une orthographe vulgarisée, ce qui voudrait dire que l'auteur est hellénophone. Il y a beaucoup de chance pour que ce texte ait été produit dans un milieu chrétien, peut-être monastique, comme le suppose R. Cavenaile²³. Des papyrus documentaires présentent aussi des exemples de textes latins écrits en caractères grecs²⁴. Tel est un reçu du II^e s. apr. J.-C. (SB III 6204, l. 1-11)²⁵ écrit par un marchand d'esclaves, Aeschines Flavianus de Milet – peut-être un *ciuis Romanus*, qui rappelle la vente d'une esclave d'un soldat de la flotte de Ravenne, T. Memmius Montanus.

Ce procédé est également utilisé dans les *Hermeneumata Pseudo-dositheana*. Les *Hermeneumata Amploniana*, rattachés aux *Hermeneumata Leidensia*, et les *Hermeneumata Monacensia* ont une colonne grecque écrite en caractères latins²⁶. On trouve un exemple parmi les papyrus, le POxy XXXVI 2772²⁷, lequel contient une lettre du Romain Julius Lepos, qui quitte l'Égypte en 10-11. S'adressant à son banquier Herpokration, il écrit sa lettre en grec, mais utilise l'alphabet latin et les chiffres romains pour mentionner la somme d'argent. À la suite de son séjour en Égypte, le Romain Julius Lepos a appris des rudiments de grec et a acquis une connaissance orale de la langue, mais n'a sans doute pas reçu un enseignement systématique à propos de cette langue. Lorsqu'il écrit à son banquier, qui est hellénophone, il le fait dans sa langue,

²² J. KRAMER, *Neuedition des lateinisch-griechisch-koptischen Gesprächsbuchs von Berlin* (PBerol Inv.10582, LDAB 6075), in H. KNUF-C. LEITZ-D. VON RECKLINGHAUSEN (Hrsg.), *Honi soit qui mal y pense. Studien zum pharaonischen, griechisch-römischen und spätantiken Ägypten zu Ehren von Heinz-Josef Thissen*, Leuven-Paris-Walpole 2010, pp. 557–566 ; E. DICKEY, *How Coptic Speakers learned Latin? A Reconsideration of P. Berol. 10582*, «ZPE» 193 (2015), pp. 65-77.

²³ R. CAVENAILE, *Le latin dans les milieux chrétiens d'Égypte*, *Miscel-lània Papirologica R. Roca-Puig*, Barcelona 1987, pp. 109-110 (109).

²⁴ A. WOUTERS, «*Latijns-grieks*» en «*griekslatijn*». *Over Translitteraties en hun bedoeling*, «*Hermeneus*» 48 (1976), pp. 179-191.

²⁵ TM 98706 ; AE 1922, 135 ; R. CAVENAILE, *CPL*, n° 192 ; ADAMS, *Bilingualism* cit., pp. 53-63.

²⁶ G. NIESCHMIDT, *Quatenus in scriptura Romani litteris Graecis usi sint*, diss., Marburg 1913, pp. 58-65.

²⁷ TM 16563.

mais, comme il n'a qu'une connaissance orale du grec, il choisit de mettre sa lettre par écrit en utilisant l'alphabet latin²⁸.

L'échange de code graphique n'est pas une spécificité des papyrus d'Égypte. Elle apparaît ailleurs, comme le montrent les textes épigraphiques. On trouve parmi les inscriptions des exemples de latin translittéré en caractères grecs et de grec écrit en caractères latins. Pour le premier cas, on peut citer une tablette de Murécine (TP 134)²⁹.

...] ΕΡΟΨΩΔΗΒΗΒΙ = (s)eruo debebi

...] ΔΕΚΕΜΚΥΙΝ = decem quin(que)

Le phénomène inverse est visible sur une inscription peinte de Pompéi (*CIL* IV 1111) en l'honneur d'un gladiateur vainqueur, manifestement issue d'un latinophone³⁰.

OMNIA MVNERA VICISTI
TON HENTA THEAMATON ΕΣΤΙ

La première ligne comporte une adresse en latin («omnia munera vicisti»), suivie d'une deuxième ligne en grec. Il s'agit d'une formule figée, du «grec des Romains» (τῶν ἑπτὰ θαυμάτων ἐστὶ [plutôt que εἶ attendu] «c'est l'une des sept merveilles du monde»).

Le phénomène se rencontre aussi dans les manuscrits byzantins. On trouve un cas dans le Vat. Gr. 1666³¹, qui est le premier manuscrit grec daté avec précision que nous possédions (800, f. 185). Copié probablement à Rome par un scribe grec qui connaissait tant le grec que le latin, il contient la traduction des *Dialogi* de Grégoire le Grand due au pape d'origine grecque Zacharie (741-752). L'invocation ORA PRO ME (f. 82) est écrite en lettres grecques (ΟΡΑ ΠΡΟ ΜΕ)³², ce qui change au demeurant peu de chose.

L'interprétation sociolinguistique habituelle qui est donnée de ces phénomènes d'échange de code graphique est qu'ils sont la manifestation d'un bi-

²⁸ WOUTERS, «*Latijns Grieks*» cit., pp. 180-181.

²⁹ J.G. WOLF, *Aus dem neuen Pompejanischen Urkundenfund* : Graeca leguntur, «ZPE» 45 (1982), pp. 245-253 ; F. BIVILLE, *Le latin et le grec "vulgaires" des inscriptions pompéiennes*, in H. SOLIN/M. LEIWO/H. HALLA-AHO (éds.), *Latin vulgaire – latin tardif VI. Actes du VI^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Helsinki, 29 août – 2 septembre 2000)*, Hildesheim-Zürich-New York 2003, pp. 219-235 (228).

³⁰ BIVILLE, *Le latin* cit., pp. 226-227.

³¹ LDAB 7153 ; A. CATALDI PALAU, *Basil. GR. A. N. III. 12*, «Byzantion» 74 (2004), p. 497.

³² Nous devons cette indication à Willy Clarysse, que nous remercions.

linguisme mal dominé, d'un «bilinguisme imparfait», qui se limite à la maîtrise orale de la langue seconde sans la compétence écrite. En réalité, les raisons sont diverses et doivent être précisées au cas par cas en tenant compte du contexte sociolinguistique dans lequel s'inscrit chaque document³³. Pour les inscriptions, les textes écrits dans une langue, mais gravés dans les caractères de l'autre nous renseignent davantage sur les compétences du lapicide, sur ses origines et sa culture, que sur celles des personnes que l'inscription évoque. Ce phénomène est le résultat d'une compétence qui se limite à la seule maîtrise orale de la langue seconde, sans la connaissance de l'écriture. Pour les glossaires sur papyrus, J. Kramer a montré que l'usage qui consiste à écrire la colonne des mots latins en caractères grecs (l'inverse est beaucoup plus rare) est le résultat de ce qu'il appelle un «bilinguisme imparfait»³⁴, c'est-à-dire un «bilinguisme secondaire»³⁵, acquis non durant l'enfance, mais plus tard, au prix de mille efforts, sans l'aide de précepteurs et sans véritables manuels dignes de ce nom³⁶.

1. Caractères grecs dans les papyrus latins.

Dans un petit nombre de papyrus latins, on observe un phénomène apparenté à l'échange pur et simple de code graphique (translittération complète) qui vient d'être décrit, à savoir la confusion graphique ponctuelle ou mélange de code graphique («alphabet-switching»). Il existe en effet des textes où des lettres grecques sont isolées dans un contexte alphabétique latin, ce qui donne naissance à des hybrides de graphie³⁷. Cette hybridation affecte les unités phono-graphématiques et morphématiques. On présente ici quelques occurrences particulièrement intéressantes de cette interférence en essayant de comprendre si elle a été motivée par une confusion phonétique due à un manque de compréhension ou s'il s'agit d'une «erreur» graphique volontaire.

Daté selon la paléographie du IV^e siècle de notre ère, le *codex miscellaneus*

³³ ADAMS, *Bilingualism* cit., pp. 40-67.

³⁴ J. KRAMER, *Testi greci scritti nell'alfabeto latino e testi latini scritti nell'alfabeto greco : un caso di bilinguismo imperfetto*, in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia* III, Napoli 1984, pp. 1377-1384.

³⁵ H. BAETENS BEARDSMORE, *Bilingualism: Basic Principles*, Clevedon 1986, p. 8.

³⁶ Sur les étapes de l'apprentissage du latin par les hellénophones, L. MIRAGLIA, *La didattica del greco e del latino nell'impero romano : aspetti tecnici e culturali*, in S.M. MEDAGLIA (ed.), *Miscellanea in ricordo di Angelo Raffaele Sodano*, Napoli 2004, pp. 207-238.

³⁷ F. BIVILLE, *Les contacts linguistiques*, «StCl» 37-39 (2001-2003), pp. 196-197.

de Montserrat est un livre de papyrus d'origine égyptienne qui contient quatre textes en latin, deux en grec, ainsi qu'une illustration à pleine page, tous dus à une seule et même main³⁸. L'écriture des textes latins est une minuscule primitive avec des survivances de la cursive et celle des textes grecs, une majuscule arrondie informelle. Le deuxième texte de ce codex est une hymne latine connue comme *Psalmus responsorius*³⁹, dont les douze strophes⁴⁰ narrent des épisodes de la vie de Marie et de Jésus⁴¹. Au feuillet inv. 149r, l. 10-11, le mot *na-ξare-num* est écrit avec un ξ à la place du z, une graphie d'autant plus étrange que le mot grec équivalent s'écrit avec ζ (*ναζαρενός*)⁴². L'insertion du caractère grec résulte probablement de l'incompréhension du copiste, dont la maîtrise du latin était imparfaite et inférieure à celle du grec⁴³. De fait, à plus d'une reprise, il semble que le scribe ne comprenait pas ce qu'il était en train d'écrire⁴⁴. La transcription latine de mots grecs semble poser problème. Dans l'autre poème latin du codex, l'*Alcestis Barcinonensis*, on lit, par exemple : *piant* pour *Paeon* (f. inv. 158→, l. 2), *alpea* pour *Althaea* (f. inv. 159↓, l. 3) et *potneus* pour *Porthmeus* (f. 159↓, l. 21). Dans le *Psalmus*, les noms bibliques sont souvent mal orthographiés : *ioseph* pour *Ioseph*, *dauit* pour *Dauid*. Par ailleurs, la lettre z, – un caractère grec «importé» dans l'alphabet latin –, n'apparaît à aucun endroit des quatre textes latins du codex. On peut supposer que le copiste a mal compris le

³⁸ Cicéron, *In Cat.* I-II (PMonts Roca inv. 128-149↓ + PDuk inv. 798 ; MP³ 2921.1) ; *Psalmus responsorius* (PMonts Roca inv. 149→-153 ; MP³ 9907) ; dessin à sujet mythologique (PMonts Roca inv. 154→ ; MP³ 2916.41) ; recueil de prières grecques (PMonts Roca inv. 154↓-157) ; *Alcestis Barcinonensis* (PMonts Roca inv. 158-161 ; MP³ 2998.1) ; *Hadrianus* (PMonts Roca 3 [inv. 162-165] ; MP³ 2998.11) ; liste de mots grecs à usage sténographique (PMonts Roca 1 [inv. 166-178] ; MP³ 2752.1). LDAB 552 (pour tous les inv.).

³⁹ E.A. LOWE, *CLA Suppl.* (1971), n° 1782 ; R. SEIDER, *PLP* II, 2 (1981), n° 49.

⁴⁰ Les premières lettres des strophes suivent l'ordre alphabétique, de *a* à *n*, ce qui fait penser que le poème est incomplet.

⁴¹ Le texte fut édité et traduit en catalan par R. ROCA-PUIG, *Himne a la Verge Maria. «Psalmus Responsorius»*. *Papir llatí del segle IV*, Barcelona 1965.

⁴² Une confusion graphique entre ζ et ξ de la part du copiste est peu probable : les deux lettres ont des formes assez distinctes dans les textes grecs du codex. Dans une minuscule primitive latine, comme celle du codex, la lettre z aurait probablement une forme semblable au ζ grec (non loin du z de la typographie moderne).

⁴³ Les fautes abondent dans les textes latins du codex, dont certaines ne peuvent résulter que d'un manque de compréhension. Les erreurs dans les textes grecs, cependant, relèvent presque toutes de confusions phonétiques ou fautes «mécaniques» dans l'acte de la copie. À ce propos, voir G. NOCCHI MACEDO, *Bilinguisme, digraphisme et multiculturalisme dans le codex miscellaneus de Montserrat*, in MARGANNE-ROCHETTE (éds.), *Bilinguisme* cit., pp. 139-167, et notamment, 159-161.

⁴⁴ Cette remarque a déjà été faite par E.A. LOWE, *CLA Suppl.* (1971), n° 1782.

mot *nazarenum*, lui aussi un emprunt au grec, qui contient une lettre peu usuelle qu'il n'a pas su associer à son équivalent grec⁴⁵.

Un autre texte chrétien offre un exemple singulier de mixage de caractères grecs et latins. Il s'agit de MPER XV 184 (P^Vindob inv. L 91)⁴⁶, fragment d'une feuille de papyrus, dont la face aux fibres horizontales contient quelques mots du *Pater noster*⁴⁷, tracés dans une cursive latine du VI^e siècle de notre ère. Le fragment provient probablement d'Hermopolis, dans le Fayoum. Le texte, dont survivent 6 lignes partiellement lisibles, est disposé sur le papyrus sans aucun soin et de manière désordonnée : il ne s'agit pas des restes de la page d'un livre, mais plutôt d'un exercice d'écriture sur un coupon de papyrus de réemploi. Des groupes de mots latins sont écrits d'abord en caractères grecs (l. 1, 3 et 5), ensuite en caractères latins (l. 2, 4 et 6), alors que trois mots (l. 3 et 4) sont écrits seulement en lettres latines. Une seule main semble être responsable des textes dans les deux écritures. L'écriture grecque est une petite majuscule rapide et informelle, avec une variation modulaire : le β est considérablement plus grand que les autres lettres. Il est très intéressant de constater que, à l'intérieur des mots écrits avec l'un ou l'autre alphabet, des caractères de l'autre langue se sont glissés. À la ligne 1, par exemple, on lit : «κω τ.θι.διανουμ da νοβις», soit le texte latin en caractères grecs, sauf pour le *d*. À la ligne suivante, le même passage est rendu en caractères latins, mais avec l'addition de la lettre θ dans l'interligne au-dessus *cothidianum*. Le scribe n'a pas ajouté la lettre grecque après avoir écrit le mot latin, mais s'est interrompu *in scribendo*, après *th*, pour tracer le caractère grec. Par erreur, il a même écrit le *i* qui suit *th* dans l'interligne, à côté de θ. Le mot *cottidianum* pose de toute évidence problème au scribe. En l'écrivant en lettres grecques, il utilise aussi bien la consonne simple τ que l'aspirée θ. Lorsqu'il passe aux caractères latins, il rend l'aspiration (qu'il croit à tort exister dans le mot) par *th*. Il est cependant déconcerté

⁴⁵ Celle-ci semble être la seule occurrence d'un mixage de code graphique dans un papyrus latin littéraire *stricto sensu*. C.H. Roberts, l'éditeur de P^Ryl III 478, partie d'un glossaire gréco-latin à l'«Énéide» (constitué également par P^{Mil} I 1 et P^{Cairo} inv. 85644 A-B [MP³ 2940]), a détecté la présence du υ grec dans le mot «Illyricos», dans la colonne latine (↓, l. 27). L'examen de l'image permet de rectifier cette lecture et d'identifier l'«y» dans la graphie latine : *Illyricos* (cf. M. FRESSURA, *Corpus dei papiri bilingui dell'Eneide di Virgilio. Parte prima*, tesi di dottorato, Università di Roma Tre, 2008-2009, p. 167). Une rectification semblable est de mise pour le P^{Colt} II.2 (*editio princeps* : L.C. CASSON-E.L. HETTICH, *Excavations at Nessana*, II, Princeton 1950, pp. 66-78) : le caractère grec indiqué dans [*in se]γeτ* par les premiers éditeurs n'est que le *g* latin. Cf. M.C. SCAPPATICCIO, *Sul Virgilio Palestinese del "nuovo"* P^{Ness} II 2, «*Analecta Papyrologica*» 21-22 (2009-2010), pp. 19-77, spéc. 38.

⁴⁶ MP³ 9902 ; LDAB 6398 ; E.A. LOWE, *CLA* X (1963), n° 1533 ; R. SEIDER, *PLP* II, 2 (1981), n° 47.

⁴⁷ Le fragment faisait probablement partie d'un πρωτόκολλον, puisque les deux faces sont →. L'autre face contient un texte documentaire.

par cette graphie et juge nécessaire d'ajouter la lettre grecque dans l'interligne, comme un repère. On remarque, en outre, une véritable hésitation dans le passage d'une écriture à l'autre : à la ligne 3, le mot *odie* (pour *hodie*) est écrit en caractères latins, non avec des formes cursives comme les autres mots, mais plutôt selon le *ductus* des lettres grecques.

Il s'agit ici vraisemblablement d'un exercice d'écriture réalisé par un hellénophone qui apprenait le latin. Il consistait probablement à rendre le texte latin (qui lui était peut-être dicté) dans son écriture originale, après l'avoir écrit en lettres grecques, exercice qu'il réalise non sans difficulté. L'hypothèse, avancée en premier lieu par R. Seider, selon laquelle le fragment de Vienne inv. L 91 serait une amulette chrétienne mérite d'être retenue⁴⁸. De fait, le texte du *Pater* était souvent utilisé dans des amulettes grecques dont le texte, tout comme le fragment latin, était écrit sur de petits coupons de papyrus destinés à être pliés. Cependant, aucune caractéristique propre aux amulettes n'est présente dans le fragment viennois : traces de pliure, croix ou staurogrammes, *uoces magicae*, etc. Aussi l'attribution à un *exercitamen scribendi*, dans lequel la présence des deux alphabets et les «hésitations» graphiques s'expliqueraient aisément, est-elle préférable⁴⁹.

Les caractères grecs introduits par erreur dans des mots en alphabet latin semblent encore une fois s'expliquer par la présence des deux écritures dans le PSI I 55 (MP³ 2965). Provenant d'Oxyrhynque et daté au VI^e siècle, ce sont deux feuillets d'un codex de papyrus, dans lequel le texte est disposé en deux colonnes par page. Les feuillets contiennent un index grec au chapitre 14 du *Digestum* II⁵⁰. L'essentiel du texte est écrit en grec (dans une majuscule bien exécutée à l'axe incliné vers la droite), mais quelques mots latins, renvoyant à des concepts juridiques, sont «cités» en alphabet latin. On constate cependant que la différenciation entre les deux écritures est subtile : les caractères latins sont tracés «à la grecque» ($a = \alpha$; $b = \beta$; $e = \epsilon$; $n = \nu$; $o = \omicron$; $p = \rho$; $t = \tau$), avec un axe incliné vers la droite. À quelques reprises, le copiste a commencé

⁴⁸ Cette interprétation est partagée par A. MARTIN, PVindob L 91, *un fragment du Pater latin*, «Latomus» 42 (1983), pp. 412-418.

⁴⁹ T.S. DE BRUYN-J. DIJKSTRA, *Greek Amulets and Formularies from Egypt Containing Christian Elements: A Checklist of Papyri, Parchments, Ostraka and Tablets*, «BASP» 48 (2011), pp. 163-216, incluent MPER XV.184 dans la liste des «Possible Amulets» avec la mention «dub.?» (n° 148, pp. 206-207). Pour les difficultés de distinction entre amulettes et exercices scolaires, voir M. DE HARO SANCHEZ-N. CARLIG, *Amulettes ou exercices scolaires : sur la difficulté de catégorisation des papyrus chrétiens*, in M. DE HARO SANCHEZ (éd.), *Écrire la magie dans l'Antiquité. Actes du colloque international (Liège, 13-15 octobre 2011)*, Liège (sous presse).

⁵⁰ Édition par F.E. VASSALLI, *Papiri greci e latini*, I, Firenze 1912, pp. 107-114 (LDAB 2553). Des *indices* grecs aux *Digesta* se répandirent en Orient pour les besoins de l'enseignement du droit et en arrivèrent même à remplacer les originaux latins (p. 108).

à écrire un mot en lettres latines et est passé, sans s'en rendre compte, au grec à la fin du mot : «conuentiow» (↓, col. I, l. 3) ; «conuentiow» (→, col. I, l. 6) ; «priuatov»⁵¹ (↓, col. I, l. 5) ; «gentiow» (↓, col. I, l. 6) ; «pulecov» (↓, col. I, l. 4) ; «publicov» (↓, col. I, l. 7). Le scribe n'a pas seulement inséré des caractères grecs dans les mots latins, il a ajouté la finale que ces mots auraient en grec (-ov pour -um, etc.). Sans doute son esprit est-il repassé automatiquement au grec (langue majoritaire du texte qu'il copiait et probablement sa langue maternelle) après un court passage par des mots latins⁵². Son attention a cependant été plus grande à d'autres *loci* du texte, où les mots latins sont «correctement» écrits avec leurs caractères propres (e.g. : ↓, col. I, l. 18 *secuta*). Les noms *titiu*, *publicu* (pour *publiciu*) et *corneliu* (*Titus*, *Publicius* et *Cornelius*), écrits en caractères latins, mais avec la finale du génitif grec (-ou) translittérée (les noms sont compléments de νόμιον), ont des formes assez curieuses, qui révèlent la confusion que provoquait le changement non seulement de code graphique, mais aussi de langue.

L'utilisation de lettres grecques pour rendre des phonèmes pour lesquels il n'existe pas de graphème correspondant en latin est connue en épigraphie. Dans les textes papyrologiques, un cas particulièrement intéressant est celui de la lettre θ. Ce caractère est attesté en tant que *signe* dans un certain nombre de papyrus latins relatifs à l'armée : il est placé à côté de noms de soldats (le plus souvent à gauche), pour indiquer qu'ils sont morts (probablement au combat)⁵³. Le signe est donc associé à θάνατος ou θανών⁵⁴. De cet usage est probablement née l'expression *tetates* (θήτατες) «morts», qui semble propre au

⁵¹ Ce mot devrait peut-être être transcrit *priuatov*. Vu l'identité morphologique entre plusieurs lettres grecques et latines, il est difficile de dire où le scribe est passé d'un alphabet à l'autre. Même remarque pour *gentiow* ou *gentiow*.

⁵² Dans l'*editio princeps* de PFlor I 13 (G. VITELLI, *Papiri Greco-Egizi*, Milano 1906, pp. 33-34 ; TM 38397), un contrat de loyer d'une maison en grec, dans lequel interviennent cinq mains différentes, on signale une graphie hybride «Κολλυθου» (→, l. 30). Il s'avère cependant que les trois lettres pointées, de fait difficilement lisibles, sont des caractères grecs et que la lecture correcte est bien Κολλυθου (cf. P.W. PESTMAN/H.-A. ALBRECHT/F.A.J. HOOGENDIJK, *Berichtigungsliste der griechischen Papyrusurkunden aus Ägypten*, VIII, Leiden 1992, n° 124).

⁵³ E.g. : PDura 102 [TM 44834 ; R. MARICHAL-A. BRÜCKNER, *ChLA IX* (1977), n° 357 ; R.O. FINK, *Roman Military Records on Papyri*, 1971, n° 8 (RMR) ; c. 218 de notre ère], col. VI, l. 13 et 22, col. VII, l. 6, col. X, l. 22 ; PFay 105 [TM 10770 ; R. MARICHAL, *ChLA III* (1963), n° 208 ; RMR, n° 73 ; c. 120-150 de notre ère]. Des occurrences sont répertoriées par FINK, RMR, n° 73. Ce phénomène, mentionné par Isidore (*Etym.*, I, 3, 7-9), a été amplement discuté par G.R. WATSON, *Theta nigrum*, «JRS» 42 (1952), pp. 56-62. Voir aussi R.O. FINK, *Hunt's Pridianum: British Museum Papyrus 2851*, «JRS» 48 (1958), pp. 102-116, spéc. 113 et J.D. THOMAS, *Avoidance of Theta in Dating by Regnal Year*, «ZPE» 24 (1977), pp. 241-243.

⁵⁴ Isidore, *Etym.*, I, 3, 8 : *Et dicitur theta àπò τοῦ θανάτου, id est a morte.*

jargon militaire⁵⁵. Dans la liste de soldats des troisième et vingt-deuxième légions contenue dans PVindob L 2⁵⁶, daté entre 98 et 127, le mot au pluriel est écrit deux fois en toutes lettres (→, col. II, l. 19 ; ↓, col. II, l. 14) et trois fois abrégé en «te» pour la forme singulière «te(tas)»⁵⁷ (→, col. I, l. 12, 13 et 17). Dans le papyrus de la British Library (Pap. 2851)⁵⁸, le mot suit la deuxième plutôt que la troisième déclinaison et est écrit avec θ grec à l'initial : «θetati» (col. II, l. 11). Daté du 16 septembre 105, le texte de ce papyrus a été considéré comme un *pridianum* (un rapport annuel de l'armée en ce qui concerne le personnel) par A.S. Hunt et R.O. Fink et comme un «inventory of strength» par R. Marichal⁵⁹. En tout état de cause, il s'agit d'un document relatif à la première cohorte *hispanorum ueterana equitata*, stationnée en Mésie inférieure⁶⁰. Le texte, disposé en colonnes, est écrit dans une majuscule cursive; les intitulés des différentes parties (col. II, l. 3 *e[x] eis decedunt* ; col. II, l. 16 *ex eisap-sentes*; col. II, l. 24 *intra prouinciam*) sont en capitales et écrits dans la partie centrale de la ligne. Le copiste était sans doute à l'aise avec l'écriture latine : la main est assez rapide et non hésitante. La lettre grecque ne semble pas avoir été tracée par erreur ou selon une habitude graphique grecque. Au contraire, l'emploi du θ semble être un choix conscient. Mais, plutôt que d'être animé par le souci de rendre le phonème de la consonne aspirée, inexistant en latin, le scribe avait probablement à l'esprit la valeur particulière du θ en tant que signe et a employé la lettre pour écrire le mot qui en dérive.

Une autre occurrence de θ dans un mot en caractères latins se trouve dans le PVindob L 2 mentionné ci-dessus : (→, col. II, l. 13) «Cladius Agaθo».

⁵⁵ La présence de ce mot dans les papyrus est la preuve que le signe composé d'un cercle avec une barre médiane était perçu comme la lettre grecque θ, même si, comme il a été évoqué par certains spécialistes, il est possible que, à l'origine, il s'agisse d'un o barré en tant qu'abréviation de *obitus* ou *obit*. Voir WATSON, *Theta nigrum* cit., pp. 57-58.

⁵⁶ *Editio princeps* : K. WESSELY, *Schrifttafeln zur älteren lateinischen Paläographie*, Leipzig 1898, pp. 7-8, n° 8, tab. V ; réédité par R. CAVENAILE, *CPL*, n° 110 ; *RMR*, n° 34 ; J. KRAMER, *Die Wiener Liste von Soldaten der III. und XXII. Legion*, «ZPE» 97 (1993), pp. 147-158 ; T. DORANDI, *ChLA* XLIII (1995), n° 1242 et H.-A. RUPPRECHT-J. HENGSTL, *SB* 22 (2001), n° 15638 ; TM 70034.

⁵⁷ On assume qu'il s'agit d'une forme au singulier, une fois que le signe se réfère au nom d'une seule personne. À notre connaissance, le mot *tetas* non abrégé n'est pas attesté. À partir de la forme *tetates*, on suppose une forme masculine *ὁ θήτας, cf. KRAMER, *Die Wiener Liste* cit., p. 155.

⁵⁸ TM 69875 ; R. MARICHAL, *ChLA* III (1963), n° 219.

⁵⁹ Le document fut publié pour la première fois par A.S. HUNT, *Register of a Cohort in Moesia*, in *Raccolta di Studi in onore di Giacomo Lumbroso*, Milano 1925, pp. 265-267. Éditions postérieures : CAVENAILE, *CPL*, n° 112, FINK, *Hunt's Pridianum* cit., R. MARICHAL, *ChLA* III (1963), n° 219.

⁶⁰ La cohorte était probablement subordonnée à l'armée égyptienne et aurait envoyé le document au préfet d'Égypte, cf. FINK, *Hunt's Pridianum* cit., pp. 109-110.

L'écriture de ce document est digne d'intérêt : la forme des lettres rappelle, le plus souvent, la capitale (autrefois dite «rustique»), mais elles sont tracées de manière informelle, plus rapidement, avec une forte inclinaison vers la droite. On y remarque des prolongements de traits obliques dans la marge et des ligatures. Certaines lettres (*d*, *r*, *s*, parfois *a*) ont la forme de la majuscule cursive⁶¹. Ici, la présence du θ dans le nom grec semble s'expliquer par l'absence de lettre latine pour rendre le phonème grec. Il est intéressant de remarquer cependant que, comme on l'a signalé, dans le même document, le mot *tetates* (et l'abréviation *te*) est écrit avec le *t* latin. Or, vu la graphie de *Agatho*, il ne serait pas étonnant de trouver le θ dans ce mot aussi. L'hypothèse suivante peut être émise : le mot *tetates*, – un néologisme latin à partir du nom de la lettre grecque $\theta\eta\tau\alpha$ –, faisait partie du jargon militaire qu'utilisait le scribe et n'était probablement pas perçu comme un mot grec. Il était, comme la graphie le suggère, sans doute prononcé avec la dentale simple [t]. *Agatho(n)* cependant a été reconnu comme un nom grec, que l'on a dû translittérer en latin et dans lequel figurent un phonème et une lettre sans correspondants dans la langue latine, ce qui justifie l'emploi du caractère grec.

Le cas du /ē/, rendu graphiquement en grec par η , mais pour lequel il n'existe pas de graphème particulier en latin, est également intéressant. Examinons l'exemple de ChLA XVIII 660 (319-329 apr. J.-C.), une liste de soldats de l'*Ala III Assuriorum*, conservé à la Bibliothèque Nationale de France, à Paris⁶², et provenant probablement d'Oxyrhynque⁶³. À trois reprises, le scribe chargé de dresser cette liste, qui devait être plus familier avec le grec qu'avec le latin, emploie $\eta\tau\alpha$ pour le e long : II 2 («*turmης*»), 14 («*diugemης*»), 23 (... $\eta\tau\alpha$). Plusieurs indices indiquent sa connaissance approximative du latin : il transcrit *ae* ou *e* par *ai* (I 3 ; II 4), *i* par *ei* (II 12, 17, 18, 26) *o* pour *u* (I 3 ; II 3, 14) et commet des fautes banales dans la déclinaison (I 1 *ale tertia*, 3 *nubilissimis Caesaris*) ou la graphie (I 2 *senperagustu*). Il donne à *turma*, dans lequel il voit le mot latin emprunté par le grec, bien attesté dans les papyrus⁶⁴, une désinence grecque (II 2)⁶⁵, avec un $\eta\tau\alpha$ de surcroît, et écrit «*prigceps*» (II

⁶¹ Pour la paléographie de ce papyrus, voir H.B. VAN HOESEN, *Roman Cursive Writing*, Princeton 1915, pp. 43-45 ; J. MALLON-R. MARICHAL-Ch. PERRAT, *L'écriture latine de la capitale à la minuscule*, Paris 1939, n° 17 tab. XII et R. SEIDER, *PLP I* (1972), n° 19.

⁶² J. VEZIN, *Le papyrus n° 3147 des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale*, «Bulletin de la société des Antiquaires de France», 1972, pp. 143-147.

⁶³ ADAMS, *Bilingualism* cit., pp. 618-620.

⁶⁴ S. DARIS, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, 2^{ème} éd., Barcelona 1991, p. 111.

⁶⁵ Sur la désinence grecque –es, P. FREI, *Die Flexion der griechischen Nomina der I Deklination im Latein*, diss., Winterthur 1958, pp. 102-108.

2) avec un *g*, qui correspond à un γ . Ce document reflète les efforts d'un individu dont la langue maternelle est le grec qui voudrait devenir bilingue, mais qui ne maîtrise pas complètement l'alphabet latin. Son cas est analogue à celui du scribe du *Pater noster* de MPER XV 184.

Un rapprochement intéressant peut être fait avec le papyrus de Louvain édité par W. Clarysse et Br. Rochette⁶⁶. Comme l'a montré D. Feissel⁶⁷, il s'agit de deux modèles de cursive latine utilisée au V^e s. (la cursive commune et l'écriture plus archaïque, la version officielle) dans l'ordre alphabétique grec⁶⁸. Un tel instrument devait aider des scribes hellénophones à écrire des documents en alphabet latin. Ce texte confirme que le *êta* semble donc bien avoir été utilisé pour noter le *e* long. Tandis que l'alphabet A transcrit η par *e*, le *h* latin tient lieu, dans l'alphabet B, du η grec auquel il est graphiquement identique. D. Feissel⁶⁹ souligne qu'il ne s'agit pas là d'une négligence ou d'un accident, comme si le scribe avait oublié de latiniser cette lettre, mais d'une habitude attestée notamment par des souscriptions notariales comme $\epsilon\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\omega\theta\eta$ devenu *eteliothh* (par exemple dans POxy LXIII 4397, 244-245, daté de 545)⁷⁰.

2. Quelques occurrences épigraphiques.

L'épigraphie offre des exemples parallèles qui peuvent être confrontés aux observations faites dans les papyrus latins⁷¹. Des inscriptions latines de Rome contiennent des exemples d'emploi de signes grecs d'une aspirée dans une transcription. Ainsi trouve-t-on *Xrusanθus* (III^e s.) pour *Chrysanthus*. Le signe

⁶⁶ W. CLARYSSE-BR. ROCHETTE, *Un alphabet grec en caractères latins*, «APF» 51 (2005), pp. 67-75.

⁶⁷ D. FEISSEL, *Deux modèles de cursive latine dans l'ordre alphabétique grec*, in F.A.J. HOOGENDIJK-B.P. MUHS (eds.), *Sixty-Five Papyrological Texts Presented to Klaas A. Worp on the Occasion of his 65th Birthday*, Leiden-Boston 2008, pp. 53-64.

⁶⁸ Pour une mise en contexte de ce texte, A. PAPAConstantinou, *Introduction*, in EADEM (ed.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbāsids*, Farnham 2010, pp. 8-10.

⁶⁹ FEISEL, *Deux modèles cit.*, pp. 57 et 61.

⁷⁰ TM 22159 ; d'autres exemples dans D. FEISSEL, *Écrire grec en alphabet latin : le cas des documents protobyzantins*, in FR. BIVILLE-J.C. DECOURT-G. ROUGEMONT (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque organisé à l'Université Lumière-Lyon 2. Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux les 17, 18 et 19 mai 2004*, Lyon 2008, pp. 213-230.

⁷¹ DONDERER, *Merkwürdigkeiten cit.*, p. 101 n. 39.

X apparaît 14 fois pour noter l'aspirée χ, le signe θ deux fois et le signe φ une fois⁷².

Les inscriptions juives de Venosa présentent quelques cas intéressants⁷³. On peut citer JIWE I 86 (début du VI^e s. – peut être plus tardive [VII^es. ?] d'après la paléographie [Lowe]):

- « hic ciscued Faustina filia Faustini patr(is), annorum
 Quattuordecim μηνsurum quinque, que fuet unica
 Parenturum, quei dixerunt ττηnus duo apostuli et duo
 Rebbites et satis grandem dolurem fecet parentebus et
 5 Lagremas cibitati.
 Deux lignes en hébreu.
 Que fuet pronepus Faustini- patr(is) et nepus
 Biti et Acelli, qui fuerunt maiures
 10 Cibitatis. (hedera)⁷⁴»

Cette épitaphe, qui commémore la fille de quatorze ans d'un des notables juifs de Venosa, est de loin la plus élaborée des épitaphes juives de la ville. L'importance de la famille et le contenu montrent que l'inscription n'a probablement pas été rédigée par un membre de la famille, mais par un professionnel, qui avait peut-être un brouillon sous les yeux. On remarque des hybrides de graphie : le éta grec à deux reprises (l. 2 et 3) (qui ne peut donc pas être un accident) et le *c* de «Acelli» (l. 9), qui est plutôt un sigma lunaire (pour *Aselli*). Dans le terme «ττηnus», emprunt du mot grec θρηνημος («chant funèbre»), le lapicide a peut-être été embarrassé par le η qu'il n'a pas su comment rendre en latin. Il a choisi de maintenir la lettre grecque, comme il l'avait déjà fait pour

⁷² G. PURNELLE, *Les usages des graveurs dans la notation d'upsilon et des phonèmes aspirés : le cas des anthroponymes grecs dans les inscriptions latines de Rome*, Liège 1995, pp. 453-455.

⁷³ M. LEIWO, *From Contact to Mixture: Bilingual Inscriptions from Italy*, in J.N. ADAMS-M. JANSE-S. SWAIN (eds.), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Word*, Oxford 2002, pp. 168-194 et *Greek or Latin, or something in between? The Jews of Venusia and their Language*, in H. SOLIN-M. LEIWO-H. HALLA-AHO (éds.), *Latin vulgaire cit.*, pp. 253-264 ; BR. ROCHETTE, *Le bilinguisme gréco-latin dans les communautés juives d'Italie d'après les inscriptions (III^e-VI^e s.)*, in BIVILLE-DECOURT-ROUGEMONT (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie cit.*, pp. 273-304.

⁷⁴ «Ici repose Faustina, fille de Faustinus le père, âgée de 14 ans et 5 mois. Elle était le seul enfant de ses parents. Deux envoyés et deux rabbins ont prononcé la prière funèbre pour elle et elle a fait une assez grande douleur à ses parents et des larmes à toute la communauté ... Elle était l'arrière-petite-fille de Faustinus le père, la petite-fille de Vitus et Asellus qui furent les chefs de la communauté».

le mot «μηnsurum». Cette spécificité implique qu'il était sans doute plus familier avec l'alphabet grec qu'avec les lettres latines⁷⁵.

D'une tout autre nature est une épitaphe juive du Trastevere (III^e-IV^e s.) d'un *grammateus*, qui contient des particularités intéressantes⁷⁶ (*JIWE* II 547⁷⁷) :

«Marcus Cuyntus Alexis grammateus EGO ton Augustηsion, mellarchon⁷⁸ ΕΣΣΙΟΝ (= ecc ton = ἐκ τῶν) Augustesion⁷⁹ an(norum) XII⁸⁰».

La graphie approximative «Cuyntus» (= *Quint[i]us*) a été gravée comme si elle représentait la prononciation latine de quelqu'un qui connaissait mal le latin et dont la langue maternelle ne peut être que le grec. En effet, le nom *Quintus* est transcrit de plusieurs façons en grec : ΚΟ-, ΚΟΥ-, ΚΥ-. On trouve le plus souvent ΚΟΥΝΤΟΣ. On peut comparer avec une épitaphe de Rome (*IGUR* I 728) : «D.M. Cointo Aug(usti) lib(erto) a frum(ento)⁸¹». Le «latin» *Cuyntus* est une «rétroversion» graphique du grec ΚΟΥΝΤΟΣ. Le détail qui nous intéresse particulièrement est l'hybride de graphie (un éta) pour noter un *e* long. Le texte se termine avec la mention de l'âge en latin, mais selon l'usage commun en grec (ἐτῶν). Nous avons des exemples comparables en terre hellénophone, notamment en Asie Mineure, comme le montre cet exemple de Cyzique (*CIL* III 13668) : «C(aius) Urbanus Caspius C(aio) Urbanio Marcello idio patri mnemes charin». Le texte se termine par une formule typiquement grecque qui n'a pas d'équivalent précis à Rome.

La même lettre η, qui permet de ne pas négliger la notation de la quantité de la voyelle, apparaît sur un texte gravé sur un autel de Jupiter Optimus Maximus, de Kusar en Pannonie Supérieure. Le dédicant est un esclave nommé Tertullianus.

AE (1978) 649 : «Cum Crhstene co(n)iuge sua».

⁷⁵ LEIWO, *Greek or Latin* cit., p. 261.

⁷⁶ Il y a encore un autre exemple de ce type, mais peu éclairant (*JIWE* II 204).

⁷⁷ *CIL* VI 29757, cf. M. LEIWO, *The Mixed Languages in Roman Inscriptions*, in H. SOLIN-O. SALOMIES-U.-M. LIERTZ (eds.), *Acta colloquii epigraphici latini Helsingiae 3.-6. 1991 habiti*, Commentationes Humanarum Litterarum, 104, Helsinki 1995, p. 299.

⁷⁸ Titre porté par le défunt, c'est-à-dire un *archon* désigné pour cette synagogue.

⁷⁹ *Augustesioi* est probablement le nom de la synagogue.

⁸⁰ «Marcus Quintius (?) Alexis, *grammateus* des Augustésiens (?), *mellarchon* des Augustésiens (?), âgé de 12 ans.»

⁸¹ ADAMS, *Bilingualism* cit., p. 71.

Une inscription d'Andros (I^{er} s. av. J.-C.) présente une caractéristique analogue⁸² : «DIOGENHS PISCINAM / BETEREM NOBAM / [F]HCIT TOTAM»⁸³. On ignore pourquoi Diogenes a commémoré en latin la réfection de la *piscina*, bien qu'il ne soit pas très à l'aise avec cette langue⁸⁴. Il écrit «beterem» et «nobam» sous leur forme vulgaire (bêtacisme)⁸⁵. L'occlusive bilabiale [b] et la fricative labio-vélaire [w], distinctes en latin classique, sont devenues un phonème unique, à savoir la fricative bilabiale [β]. On trouve un phénomène semblable dans certaines inscriptions latines gravées en caractères grecs (*CIL* VI 15450 : ... βιξιτ)⁸⁶.

On retrouve ce même H pour noter le *e* long sur un ostracon de la région du Wādi Hammāmāt, qui comporte quatre lignes en caractères latins hésitants⁸⁷.

«COH I APA-
MHNORVM
]... ONI BABI-
]PPA»

La même graphie se rencontre encore sur une inscription d'Ostie (B 27 Thylander) :

«D M
AVRELIOS HLIODO
RVS ET AVRHLIA...»

Pour terminer, on observera un phénomène proche de celui qui vient d'être étudié, à savoir un texte commençant en lettres grecques et se poursuivant en lettres et langue latines. Il s'agit de l'épithaphe de Donatus de Kelebia en Africa Proconsularis (*SEG* XXXVIII 1045) :

«ϜΔωnatus [- -] / susceptus in / [- -] ann(i)s LXII, d(ecessit) XVI [kalendas - -]»

⁸² M. SASEL-KOS, *Inscriptiones Latinae in Graecia repertae. Additamenta ad CIL III*, Faenza 1979, p. 30.

⁸³ G.H.R. HORSLEY, *New Documents illustrating early Christianity. Volume 5. Linguistic Essays*, Marrickville 1989, p. 16 ; ADAMS, *Bilingualism* cit., pp. 72-73.

⁸⁴ On peut comparer le [F]HCIT avec la forme ΦΗΚΙΤ (JIWE II 275) dans une inscription latine en caractères grecs. D'autres exemples sont donnés par ADAMS, *Bilingualism* cit., p. 73.

⁸⁵ V. VÄÄNÄNEN, *Introduction au latin vulgaire*, 2^{ème} éd., Paris 1967, p. 51.

⁸⁶ G. PURNELLE, *Les inscriptions latines translittérées en caractères grecs*, in *Atti XI Congresso internazionale di epigrafia greca e latina. Roma, 18-24 settembre 1997*, I, Roma 1999, p. 827.

⁸⁷ J. SCHWARTZ, *Deux ostraca de la région du wādi Hammāmāt*, «CE» 31 (1956), pp. 118-119.

Le lapicide, qui était probablement plus habitué avec le grec qu'avec le latin, s'est rendu compte trop tard de sa méprise et a continué en lettres latines. On peut comparer avec *CIL* VI 25265: «Πολycarpia», où l'on ne trouve toutefois qu'une seule lettre grecque.

Le cas contraire existe aussi : un texte grec commençant par des lettres latines isolées. On peut citer comme exemple *IGUR* II/2 1064 (Rome): «par θε-νικη» (l. 2).

Il est difficile de donner une interprétation assurée à pareils phénomènes. Il est possible qu'il s'agisse d'une sorte de lapsus du lapicide. Quoi qu'il en soit, ces textes émanent de communautés où les deux langues étaient en contact⁸⁸.

Conclusion

Loin d'être des éléments négligeables, les confusions de code graphique que l'on relève dans les papyrus et dans les inscriptions peuvent donner quelques indications sur l'identité des scribes qui ont écrit les textes où ces phénomènes peuvent être observés. En Égypte, on voit par ce biais que l'on a utilisé des scribes hellénophones pour écrire du latin. Il est probable, comme l'a suggéré J.N. Adams⁸⁹, que les Romains présents dans le pays du Nil ne disposaient pas d'assez de scribes latinophones pour la rédaction des documents officiels en latin. Certains scribes étaient manifestement plus à l'aise avec l'alphabet grec qu'avec l'alphabet latin. Certaines confusions peuvent être inconscientes et peuvent être dues à une maîtrise imparfaite de l'alphabet étranger. Malgré la parenté qui unit les deux alphabets, certains scribes pouvaient écrire soit l'alphabet latin, soit l'alphabet grec, mais pas les deux, en tout cas pas de façon complète⁹⁰. On peut s'en étonner, car la translittération de l'alphabet grec à l'alphabet latin ou inversement ne présente aucune difficulté sérieuse, contrairement à celle de l'hébreu. Les deux alphabets étaient utilisés à travers tout l'Empire pour des inscriptions publiques et privées. La pratique pédagogique montre que, pour des élèves pratiquant les caractères latins, l'initiation à l'alphabet grec se fait en quelques heures seulement. Il n'y a pas de raison pour que l'apprentissage de l'alphabet latin par des hellénophones habitués aux caractères grecs doive être considéré comme plus difficile. En observant, par ail-

⁸⁸ LEIWO, *Mixed Languages* cit., pp. 299-300.

⁸⁹ ADAMS, *Bilingualism* cit., p. 623.

⁹⁰ LEIWO, *Mixed Languages* cit., p. 297.

leurs, l'identité morphologique entre plusieurs caractères grecs et latins dans des papyrus digraphes ($\alpha = a$, $\epsilon = e$, $\iota = i$, $\omicron = o$, $\tau = t$, par exemple), on peut supposer que, dans l'esprit d'un hellénophone, certaines lettres latines n'étaient que des *calques* des lettres grecques, même lorsque leur valeur phonétique était autre (comme dans les cas de $\rho = p$, $\eta = h$ et $\upsilon = u$). Il est vrai cependant que la ressemblance entre les alphabets grec et latin peut elle-même être la cause des confusions, surtout en contexte digraphe. Un exemple est fourni par le PSI I 55 analysé ci-dessus, dans lequel la confusion graphique semble avoir engendré une confusion morphologique.

Enfin, on ne peut exclure que certaines confusions de code graphique soient intentionnelles. Tel semble être le cas, dans plusieurs exemples étudiés, pour le signe graphique η (H). Cette lettre grecque introduite dans l'alphabet latin pouvait servir à pallier l'absence de graphème dans l'alphabet latin pour noter le *e* long.

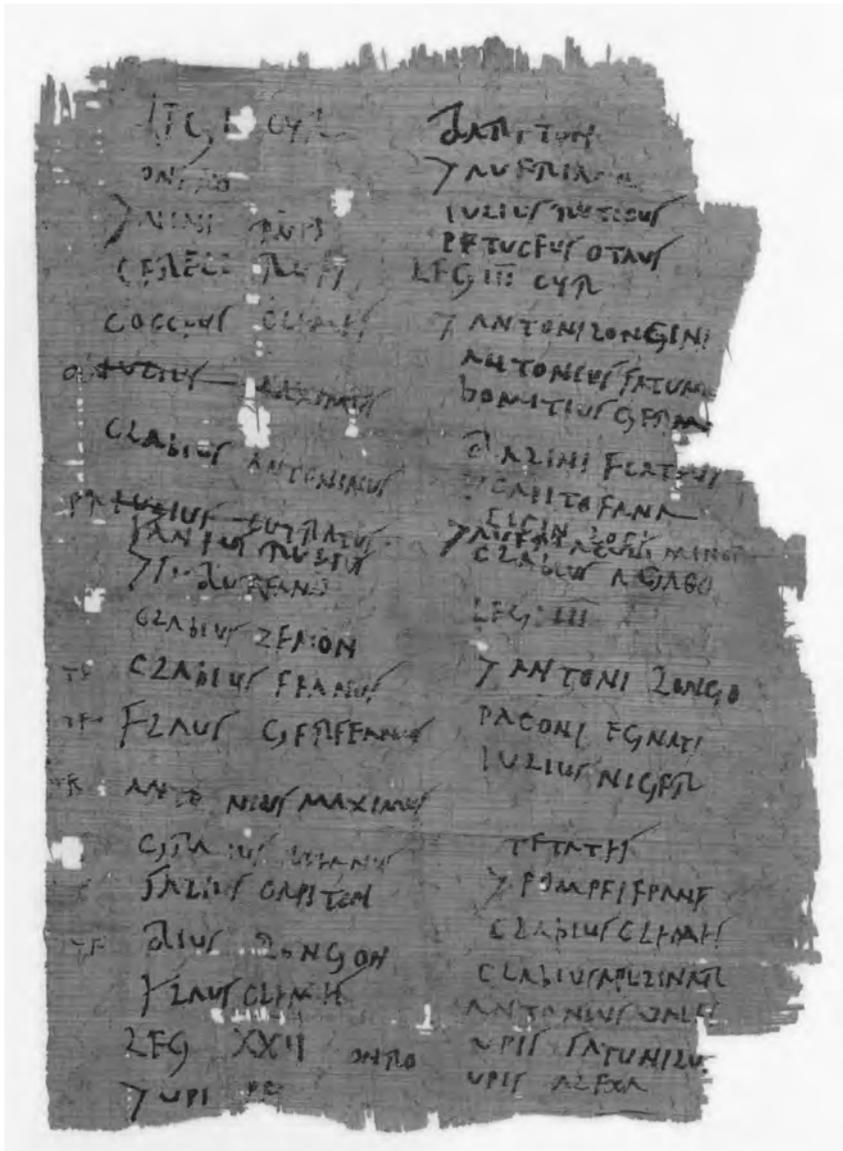
Quoi qu'il en soit, ces pratiques textuelles montrent une fois de plus combien les deux domaines, grec et latin, sont imbriqués l'un dans l'autre non seulement en Égypte gréco-romaine, mais aussi dans d'autres régions où le contact entre les deux langues était une réalité. Les scribes qui sont à l'origine de ces confusions graphiques se situent à l'intersection de deux domaines linguistiques, un peu comme les gens de Canusium, qui avaient l'habitude, comme le dit Horace⁹¹, de mélanger les mots grecs et les mots latins⁹².

Université de Liège
bruno.rochette@ulg.ac.be

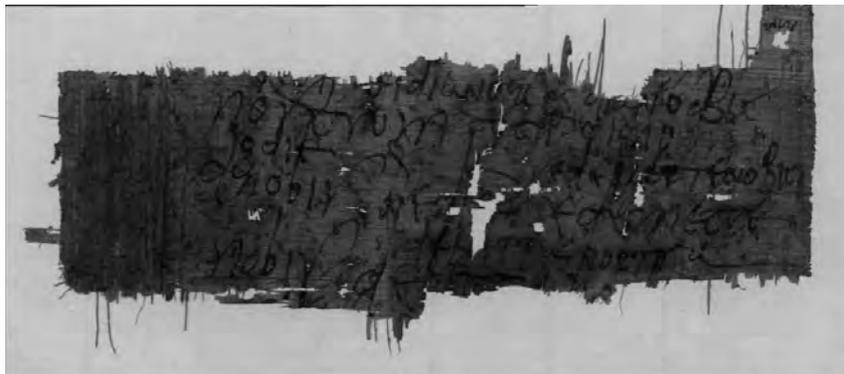
CEDOPAL, Université de Liège
gn.macedo@ulg.ac.be

⁹¹ HORACE, *Sat.* I, 10, 27-30 : *Scilicet oblitus patriae patrisque, latine / Cum Pédus causas exsudet Publicola atque / Coruinus, patriis intermiscere petita / uerba foris malis, Canusini more bilinguis?* «Sans doute, oubliant et ta patrie et ton père, alors que Pédus et Publicola Coruinus s'escrimeraient à plaider en latin, tu préférerais, toi, mêler aux mots nationaux des mots étrangers, comme les gens de Canusium qui usent de deux langues?».

⁹² Sur la notion d'hybride, F. BIVILLE, *The Graeco-Romans and Graeco-Latin : A Terminological Framework for Cases of Bilingualism*, in ADAMS-JANSE-SWAIN, *Bilingualism in Ancient Society* cit., pp. 88 et 97-98.



PVindob L 2 Recto (ChLA XLIII 1242): Liste de soldats.
Österreichische Nationalbibliothek.



PVindob L 91 Recto (P. Rain.Unterricht 184): *Pater Noster*.
Österreichische Nationalbibliothek.

